

« Le secret de ma méthode éducative consiste exclusivement à avancer progressivement, sans laisser de failles, finissant une première tâche avant d'en commencer une deuxième, continuant cette deuxième jusqu'à ce qu'elle soit achevée de façon aussi parfaite que la première. »



10 Pierre sur pierre

Un bon enseignant c'est un maître en bâtiment ou construction. Il place attentivement une pierre sur l'autre et sait qu'il faut commencer par les fondements, poursuivre avec les murs et finir par le toit. Ainsi, il observe l'un des principes essentiels de la didactique de Pestalozzi, le principe de la cohérence, du *sans faille*.

L'enseignant a aussi toujours deux objectifs : les enfants et ce qu'il doit enseigner. Les aptitudes de l'enfant et les capacités correspondantes doivent se développer correctement dans une séquence psychologique cohérente ou « sans faille ». On doit diviser les disciplines ou matières en critères logiques et les travailler ensuite pas à pas.

Tout est tellement évident que je sens quelque gêne à en parler. Cependant je le fais, parce qu'il y a beaucoup d'élèves qui échouent dans les classes supérieures parce qu'ils n'ont pas compris certaines choses élémentaires et qu'alors ils n'ont pas acquis les capacités fondamentales pour aller de l'avant. Beaucoup se souviennent encore de la fameuse phrase du maître : « Je ne peux pas t'attendre, je dois donner la leçon à toute la classe et je dois poursuivre mon cours. »

Pourtant, ce qui compte c'est d'avancer *seulement* si les élèves ont assimilé correctement tout ce dont ils ont besoin pour *comprendre* les choses qui viendront ensuite ; c'est seulement alors – une fois que l'élève a réussi à acquérir un simple rudiment utile pour en acquérir un autre plus complexe, que l'on peut poursuivre l'enseignement. La méthode qui assure le succès c'est celle qui part du plus simple pour aller vers ce qu'il y a de plus difficile, du

concret vers l'abstrait, du proche vers le lointain (par « proche » on peut aussi vouloir dire « psychologiquement proche »). C'est le processus correct du point de vue psychologique. Ce principe de cohérence ou de la *construction sans faille* est valable pour les trois secteurs : l'intellectuel (tête), l'émotionnel-psychologique (cœur) et le manuel (main). Lorsque tout ce qui est nouveau se relie aux bases préexistantes, alors l'éducation est en harmonie avec la nature de l'élève.

Pestalozzi utilise l'image de l'arbre pour illustrer sa pensée. À partir des racines surgit le tronc et de celui-ci naissent les branches principales, de ces dernières partent les branches secondaires avec les feuilles, les fleurs et les fruits. L'éducation d'une personne devrait constituer un organisme à part entière, complet, mais aussi ouvert vers l'extérieur. Chaque élément devrait être en lien harmonieux avec un autre. Au départ, l'arbrisseau est un arbre complet et non pas la moitié d'un arbre. Un enfant est aussi, à chaque étape de son développement, une personne à part entière et non pas la moitié d'un être humain. Tout comme la nature ne procède pas par sauts, l'éducation ne devrait pas le faire afin de ne pas laisser des lacunes, des failles ou des carences. Chaque expérience nouvelle, chaque connaissance nouvelle, chaque nouvelle capacité doit s'articuler harmonieusement à ce que l'enfant a déjà acquis et compris auparavant.

Expliquons le point de vue de Pestalozzi sur l'éducation cohérente, continue et sans faille à l'aide des connaissances de la psychologie cognitive. C'est évident que les concepts constituent la base de la pensée et du langage. Mais ces concepts ne doivent pas se juxtaposer sans système dans notre pensée, ils doivent, au contraire, s'articuler les uns aux autres de manière significative afin de constituer un « tissu » complexe. Ceci reflète les possibles affinités ou antithèses, les interdépendances et les relations logiques qu'il y a entre les concepts correspondants. Les choses qui, d'une certaine manière, sont reliées entre elles, sont aussi reliées et groupées de manière adéquate dans notre conscience. Un groupe de concepts qui, entre eux, forment une unité significative et cohérente s'appelle : une structure cognitive. Lorsque Pestalozzi demande une éducation cohérente, sans faille, sans lacunes cela signifie, dans les termes actuels que, dans le cadre de la formation intellectuelle, l'enseignant doit essayer de construire des *structures cognitives* appropriées dans la conscience des élèves.

C'est dans les mathématiques et dans les disciplines qui en dépendent que l'on peut observer les effets les plus désastreux de l'ignorance du principe de cohérence. Souvent, le développement incorrect commence déjà en pre-

mière année, là où il faudrait affermir le concept même des nombres, consolidation qui se poursuit en deuxième et troisième année de l'école primaire en travaillant et en automatisant les tables de multiplication. Ceux qui ne possèdent pas ces bases échoueront ensuite en mathématiques à tous les niveaux. Souvent, les enseignants des classes supérieures sont obligés de recommencer – même en dernière année de l'école obligatoire – à consolider les éléments fondamentaux afin que le bâtiment ne s'effondre pas.

Mais la cohérence, ou l'apprentissage sans faille ou lacune, n'est pas seulement nécessaire en mathématiques, il l'est dans toutes les matières. C'est particulièrement difficile en histoire, parce qu'on ne peut pas comprendre correctement un événement historique si on ignore ce qui l'a précédé. C'est pour cela que, dans beaucoup d'écoles, on commence par la préhistoire mais, comme on le sait déjà, les enfants finissent par ne rien savoir de l'histoire moderne, faute de temps. Mais j'aborderai cette question au chapitre 17.

La problématique des leçons d'histoire montre justement qu'on pourrait mal interpréter l'exigence *pestalozzienne* de cohérence ou d'un enseignement continu sans lacune, en exigeant une connaissance complète dans chaque matière. Personne ne se serait opposé avec plus de véhémence que Pestalozzi à l'accumulation illogique ou incohérente de connaissances. Quant au principe de cohérence, il ne s'agit pas de la quantité de connaissances qu'on acquiert mais de considérer fondamentalement l'apprentissage comme un processus qui se fait par étapes, comme je l'ai déjà décrit, et de sa régularité. Tout ceci exige que le maître puisse donner à l'élève – dans chaque phase de son développement – du temps pour qu'il puisse *demeurer* dans ce qu'il apprend, pour qu'il acquière les connaissances *tranquillement*. Rien ne peut causer plus de mal que d'essayer d'embrasser trop de choses en peu de temps. Ceci peut aboutir à l'acquisition de connaissances et de capacités superficielles, c'est-à-dire, ne présentant pas de base solide pour ce qu'il faudra apprendre plus tard. Voici ce que dit Pestalozzi à ce sujet : « *Mes méthodes éducatives n'empêchent pas – ni en particulier, ni généralement – d'obtenir un succès rapide, mais elles ne promettent pas non plus de l'atteindre. L'homme est la seule créature que la nature éduque lentement ; les maîtres aussi doivent éduquer ainsi. Toutes les méthodes de la nature refusent l'éclat que procurent les résultats immatures et nous exigent, au contraire, une longue attente pleine de confiance en réalisant des exercices élémentaires et banaux.* »

C'est impossible d'être fidèle au principe de *cohérence* ou *sans faille* lorsque le maître doit enseigner à l'ensemble d'une classe. Dans l'esprit de

Pestalozzi, enseigner signifie éduquer chaque élève *individuellement*, même lorsqu'on travaille avec toute une classe. Chaque enfant a d'autres exigences, et si on ne les prend pas en considération, des lacunes – dans le sens déjà décrit – surgissent inévitablement. Alors, les enfants concernés perdent toute joie et intérêt à apprendre, puisque, soit l'école leur demande trop et ils se sentent dépassés, soit elle ne leur demande pas assez. Ainsi, le principe de Pestalozzi se trouve étroitement lié à ce qu'on appelle *l'individualisation*.

Malheureusement, aujourd'hui on donne au concept d'« individualisation » une autre définition. Dans l'esprit de Pestalozzi, cela ne signifie pas que chaque élève doit avoir son propre programme d'études. Cela ne veut absolument pas dire « isolement » et cela ne signifie pas non plus qu'on « raccourcisse » – selon le talent de chacun – d'un ou de deux ans le temps de sa scolarité. L'« individualisation » et l'enseignement normal de l'ensemble d'une classe ne s'excluent pas l'un l'autre. L'individualisation signifie plutôt une prise au sérieux et un encouragement de l'individualité, de la particularité unique de chaque enfant. Cela signifie : être complètement attentif à chaque enfant, observer exactement et savoir comment il pense dans le cadre d'une série de leçons et déterminer à quel niveau se situent ses difficultés. Chaque réponse incorrecte, chaque intervention inappropriée, chaque interruption nous dévoile un aspect du monde mental et émotionnel de l'enfant. Dans ces moments-là, le principe de l'enseignement *cohérent* ou *sans faille* devient concret : Le maître remarque la difficulté de compréhension ou la maladresse de l'élève : en quelques secondes, il analyse quels petits ou très petits pas s'avèrent nécessaires et dans quelle séquence il faudrait les prendre, afin que l'enfant puisse peu à peu venir à bout de ses difficultés. C'est pour cela qu'il ne suffit absolument pas d'observer dans la planification annuelle ou aussi dans la planification d'une matière le principe de l'enseignement *sans faille*, c'est le maître qui doit l'assimiler complètement pour qu'il puisse intervenir automatiquement et correctement face à toute difficulté qui puisse surgir.

Ainsi, par exemple, lorsqu'un élève de la cinquième classe est incapable de prononcer le mot allemand « Kästchen », même si on le lui a répété d'innombrables fois, le maître perçoit en prêtant bien attention que l'élève ne sait pas comment faire le son allemand « ch ». L'enseignant répète alors bien distinctement la première partie du mot et il la fait répéter à son élève jusqu'à ce qu'il la dise sans peine, ensuite il refait la même chose avec la deuxième partie du mot. Pour finir, il relie les deux parties et l'enfant répète le mot complet sans problème. Le maître n'exerce aucune pression de temps, pour que

l'enfant le fasse rapidement, il le laisse répéter d'abord lentement et de plus en plus vite. Vous pensez que c'est facile ou que cela ne mérite pas qu'on en parle ? J'ai par hasard assisté à une situation semblable pendant une inspection scolaire et le maître qui était en train de travailler avec un petit groupe d'élèves m'a permis d'aider un enfant. L'exercice a demandé, tout au plus, une bonne minute. Mais vous auriez dû voir l'énorme sourire qu'arborait l'enfant lorsqu'il a réussi à franchir l'obstacle qui le faisait trébucher. Ne pensez-vous pas que cette étincelle dans le regard d'un enfant qui vient de réussir à faire quelque chose correctement est tout à fait extraordinaire ?

Comme on a pu le lire dans la presse, fin 2006, un jeune de dix-huit ans a tiré comme un forcené autour de lui dans « son » école et ensuite il s'est suicidé. Dans sa lettre d'adieux il disait qu'il n'avait rien appris d'autre qu'à être un échec. Et il me semble entendre une fois de plus ce maître dire : « Je ne peux pas t'attendre, je dois enseigner à toute la classe ».

Bien entendu, je comprends parfaitement bien les maîtres qui disent cela, puisqu'ils sont attrapés dans un système dans lequel l'uniformité prévaut. Le système requiert, en principe, qu'on aborde les mêmes thèmes, qu'on ait les mêmes exigences envers tous et qu'on utilise les mêmes critères d'évaluation pour tous. Presque tout ce qu'on considère aujourd'hui comme irréfutable, entrave (je ne dis pas empêche) plus ou moins la possibilité de répondre aux besoins spécifiques de chaque enfant : le regroupement des enfants d'après leur âge, le système des maîtres spécialisés (même si c'est juste pour les études secondaires), la rigidité horaire avec des cours à 45 minutes, la quantité excessive de matériel didactique, les exigences « une valable pour tous », les notes et d'autres systèmes d'évaluation standard. Ce qui rend difficile de pouvoir répondre aux besoins spécifiques de chaque enfant c'est aussi le nombre si élevé d'élèves par classe. Ceci n'est pas dû au système éducatif, mais au manque de moyens financiers. La politique de l'éducation devrait créer toutes les conditions favorables et privilégier toutes les solutions garantissant aux maîtres la liberté qui leur est nécessaire pour donner des cours « individualisés ».